

TAMARA BALLIANA

Matteo
LES FRÈRES ROSSI 

Copyright © 2021 Tamara Balliana

Tous droits réservés. Ce livre, ou quelque partie que ce soit, ne peut être reproduit sans la permission écrite de l'auteur

Ce livre est une fiction. Toute ressemblance avec des personnages réels, vivants ou morts, serait totalement fortuite.

Tamara Balliana
06270 Villeneuve-Loubet
www.tamaraballiana.com

Conception : Tamara Balliana
Couverture : 2 LI

Impression à la demande
ISBN 9791096949366
Dépôt légal Septembre 2021

CHAPITRE 1

.....

Joséphine

J'étais une jeune femme fantastique, intelligente et brillante avec, je le concède, une haute opinion de moi-même. Mais quoi de plus normal quand tous les jours, je sauvais littéralement des vies ? J'étais médecin aux urgences et c'était bien plus que mon métier, c'était ma passion, tout ce que j'avais toujours voulu faire, du plus loin que je m'en souviene. J'avais bossé dur pour en arriver là, et surtout j'y étais parvenue toute seule. Quoi de plus gratifiant que de savoir que si vous êtes à cette place, c'est uniquement grâce à votre mérite ?

Bref, j'aimais mon boulot, et peu importait que les gens de mon âge soient supposés profiter de leur week-end avec leurs amis quelque part, moi je venais de passer un excellent samedi soir à m'occuper de ceux qui justement étaient un peu trop insouciants pour leur propre bien. Celui-ci avait ressemblé à beaucoup d'autres : le relâchement du week-end encourageait les comportements à risques qui envoyaient les moins chanceux directement aux urgences de l'hôpital de Nice, où je les accueillais avec le plus grand professionnalisme même si techniquement, ce n'était pas moi qui gérais leur arrivée. J'étais plutôt celle qui, au bout de longues heures d'attente, venait enfin poser un diagnostic, ou leur annoncer des nouvelles plus ou moins réjouissantes.

Ma garde avait connu des moments agités comme des moments calmes, ce qui n'était pas plus mal. J'avais eu quelques heures pour dormir, et vu le dimanche que j'avais de prévu, ce ne serait pas du luxe. Un repas familial pour l'anniversaire de ma sœur, c'était certes un plaisir, mais dur à supporter

Matteo – Les frères Rossi

quand Morphée se fait trop insistant pour vous attirer dans ses bras.

C'est pourquoi, en quittant l'hôpital, je pris directement le chemin de la maison de mes parents. J'aurais le temps de m'y doucher et de me requinquer un peu, avant de donner un coup de main pour les préparatifs.

Mes parents habitaient toujours là où j'avais grandi. Le jardin planté d'orangers et de palmiers était un paradis certes modeste, situé au pied d'une des collines de la ville, mais suffisant à notre bonheur. Le quartier, par contre, évoluait peu à peu. Certains voisins n'avaient pas résisté à la tentation de vendre leur bien à des promoteurs, et c'est ainsi qu'un immeuble était en train de voir le jour sur le terrain adjacent.

J'étais stupéfaite de constater à quel point l'édifice de béton avait poussé depuis ma dernière visite. La rue était encombrée d'engins de chantier à l'arrêt en ce dimanche, et une grue immense surplombait tout ce joyeux bazar, donnant l'impression que la maison familiale était minuscule. Le mistral soufflait ce

matin-là, et je jetai un coup d'œil sceptique à la grue qui oscillait doucement au rythme des rafales.

Il n'y a pas d'inquiétude à avoir, ce sont des professionnels qui l'ont installée. Ils font ça tout le temps, n'est-ce pas ?

Je poussai la petite grille en fer qui grinça, et la refermai derrière moi. Je gravis ensuite les quelques marches qui menaient au perron, ouvris la porte, et comme à mon habitude, lançai :

— Bonjour ! C'est Jo !

Mais personne ne répondit. Un bruit familier m'attira en direction de la cuisine.

J'y trouvai ma mère, en train de pester contre je ne sais qui ou quoi tout en balançant une casserole dans l'évier. À en juger par l'odeur de brûlé qui régnait dans la pièce, et les volutes d'une fumée âcre, j'aurais dit les restes carbonisés d'une tentative culinaire.

— Euh... salut.

Elle se retourna, et en me découvrant sur le seuil, se précipita vers moi, l'air contrarié.

— Oh, Joséphine, ma chérie. Tu ressembles à un zombie !

Matteo – Les frères Rossi

Elle m'attira à elle pour m'embrasser, tandis que je marmonnai :

— Merci, maman.

Heureusement que je n'étais pas venue pour chercher des compliments.

Elle recula pour mieux m'observer et secoua la tête.

— Tu ne dors pas assez, ça ne va pas du tout. Tu devrais...

Je la coupai avant d'assister à un énième sermon de sa part.

— Je dors très bien, mais je sors d'une longue garde, alors oui, aujourd'hui, je suis fatiguée. Mais ça ira mieux demain.

Elle plissa la bouche, et je savais qu'elle se contenait pour ne pas en dire davantage. À chaque fois qu'elle faisait cette petite grimace, j'avais la sensation désagréable de voir une version de moi plus âgée, et plus pâle. D'un côté, elle était très fière de moi et de mon travail. De l'autre, elle n'aimait pas que son bébé manque de sommeil. Le paradoxe d'une mère normale, je suppose ?

TAMARA BALLIANA

Mon père débarqua dans la cuisine sur ces entrefaites, et m'embrassa à son tour. Il jeta un coup d'œil à la casserole dans l'évier puis déclara :

— Je crois que je dois te ramener chez le poissonnier ?

— Oui, rouspéta maman. Mais cette fois, c'est moi qui choisis. Ce que tu m'as rapporté n'allait pas du tout ! La preuve, tout a brûlé !

Mon père m'adressa un sourire avant de sortir de la pièce. Au bout de trente ans de mariage, il avait appris à être responsable d'à peu près tous les désastres culinaires de ma mère (et ils étaient nombreux), même quand il n'avait absolument rien à voir dans l'affaire. Je lui avais demandé un jour s'il n'en avait pas marre, et il m'avait répondu avec amusement que c'était le jour où elle ne le rendrait plus responsable de rien qu'il commencerait à s'inquiéter. J'en avais tout de même conclu que maman avait de la chance d'avoir trouvé un homme avec autant de patience, tout comme ma sœur Marguerite. S'il y avait deux hommes à canoniser

Matteo – Les frères Rossi

d'urgence dans cette ville, c'était bien mon père et Achille, mon beau-frère.

— Tu veux venir avec nous, ma chérie ? me proposa ma mère.

— Non, si c'est bon pour vous, je vais aller me prendre une douche, et je te donnerai ensuite un coup de main.

Elle déposa un baiser sur ma joue, et conclut :

— Très bien, on ne sera pas longs, mais prends tout ton temps.

Puis elle lança un regard noir à mon père, qui lui répondit par un sourire. Ces deux-là étaient aussi différents que le jour et la nuit, et pourtant cela faisait 35 ans qu'ils étaient inséparables. Maman était une petite boule d'énergie au caractère bien trempé, tandis que papa du haut de ses presque deux mètres faisait preuve d'un flegme légendaire qu'il aimait attribuer à ses origines martiniquaises.

Quelques minutes plus tard, ils étaient partis, et moi j'entrais dans la salle de bains. La décoration de celle-ci avait été faite quelque part dans les années 80, ou du moins à une époque où les camaïeux de bleu

étaient à la mode. Du sol au plafond, tout était bleu, ce qui donnait l'étrange sensation de se retrouver dans un aquarium. Mais peu importait la déco, ce dont j'avais envie, là tout de suite, c'était d'une douche. Ou peut-être même un bain... je n'avais pas de baignoire dans mon propre appartement, et tout à coup, l'idée de me plonger dans une eau chaude avec des bulles me parut fort attrayante.

Je fis couler l'eau, me déshabillai, et fouillai le placard à la recherche d'un flacon de bain moussant. Quitte à prendre un bain, autant le faire dans les règles de l'art !

Quand la baignoire fut remplie, je m'immergeai avec délectation dans l'eau parfumée et brûlante. J'avais mis tellement de savon que mon corps était entièrement recouvert par la mousse. J'étais bien, là, allongée de tout mon long dans la baignoire de mon enfance. C'était exactement ce qu'il me fallait après une longue nuit de garde. Je posai ma nuque sur le rebord et fermai les yeux. Le bruit du vent secouant les feuilles au-dehors me berça doucement. J'étais

Matteo – Les frères Rossi

bien... peut-être trop ? Sans même m'en rendre compte, je sombrai tranquillement dans le sommeil.

CHAPITRE 2

.....

Joséphine

Un bruit.

Un énorme grondement sinistre, composé de craquements, d'explosions, c'est ce qui me réveilla. Ou peut-être la sensation que le ciel était en train de me tomber sur la tête ? Ce qui n'était pas une image, car oui, le ciel m'était littéralement tombé dessus. Du moins, la charpente et les tuiles de la maison de mes parents.

Je ne criai pas, je n'étais pas ce genre de filles. Du moins, c'est ce dont je m'étais persuadée plus tard. La vérité, c'était que j'étais bien trop sous le choc pour le

Matteo – Les frères Rossi

faire. Un instant j'étais en train de rêver dans mon bain, probablement d'une intervention compliquée avec de multiples traumatismes, le suivant, c'était moi l'intervention. Car oui, après les bruits de cataclysme, il y avait eu un silence assourdissant, des cris, et enfin, les sirènes des pompiers.

Quelque chose avait heurté ma tête. Je ne sais pas si ce fut le coup, ou tout simplement cette brutale et inattendue situation, mais il me fallut un peu de temps pour commencer à saisir ce qu'il m'arrivait.

La poussière qui envahissait la pièce n'aidait pas non plus. J'avais l'impression de respirer un mélange de cendres, de plâtre et d'autres substances qu'il valait peut-être mieux ne pas identifier. Quand j'y vis un peu plus clair, je constatai une première chose : une poutre s'était écrasée sur la baignoire, m'empêchant de sortir de celle-ci. À quelques centimètres près, c'est sur ma tête qu'elle aurait pu tomber, et je ne serais probablement plus de ce monde pour pouvoir en parler. Il en aurait été de même quelques minutes plus tôt, quand je me trouvais encore en dehors de la baignoire. Dans une autre position, j'aurais déjà été

une parfaite cliente pour mon propre service... ou celui de l'entreprise de pompes funèbres située juste en face de l'hôpital.

La poussière se dissipa peu à peu, et je constatai que la maison disposait maintenant d'une salle de bains à ciel ouvert. En effet, je pouvais nettement distinguer le ciel azuréen d'un bleu que seuls les jours de mistral peuvent offrir. À quel point la maison était-elle endommagée ? Et surtout, qu'est-ce qui avait provoqué le soudain effondrement du toit ?

Je ne tardai pas à trouver la réponse à cette question ; en effet, quelques mètres plus loin, au-dessus de ce qui fut la chambre de mes parents, des poutrelles jaune orangé étaient visibles au milieu des gravats.

La grue.

Cette satanée grue s'était écrasée sur la maison de mes parents !

L'entrepreneur allait entendre parler de moi ! Et dire que j'avais imaginé un instant qu'il puisse s'agir de professionnels ! J'étais prête à aller le chercher sur le champ, et à lui passer un savon qui le dissuaderait

Matteo – Les frères Rossi

à jamais de vouloir jouer avec un engin de chantier. Mais pour ça, il fallait déjà que je sorte de la baignoire. Et tout le problème était là : j'étais bel et bien coincée. C'est alors que je pensai à un tout autre détail : j'étais dans un bain moussant... complètement nue !

Des voix me parvinrent, je compris qu'il s'agissait des secours. Je pris une grande inspiration et tentai de résonner mon esprit qui allait à cent à l'heure : j'étais certes bloquée dans la baignoire, mais on allait me sortir de là. Les pompiers allaient dégager les poutres, cela prendrait peut-être un peu de temps, mais j'étais en vie. Je n'avais mal nulle part, l'eau du bain n'avait pas viré au rouge, ce qui me laissait bon espoir de ne pas être blessée. L'eau était toujours chaude... et il y avait encore des bulles !

En revanche, j'étais toujours dans mon costume de naissance.

Mais il y avait des choses plus graves dans la vie ; moi-même, je voyais des corps nus tous les jours à l'hôpital...

TAMARA BALLIANA

Punaise ! La maison vient de se prendre une grue sur le toit, juste au moment où je me trouve dans celle-ci... complètement à poil ! Tu parles d'un karma !

— Il y a quelqu'un ? lança une voix masculine.

Je sortis de mes considérations esthétiques et criai du plus fort que je pus :

— Oui ! Dans la salle de bains.

— Ne bougez pas, madame ! C'est les pompiers, on arrive !

— À vrai dire, je ne peux pas bouger !

— Vous êtes blessée, madame ? demanda la voix.

Je ne voyais toujours pas son propriétaire, mais j'imaginai qu'il se trouvait quelque part dans le couloir. C'était plutôt une bonne chose, cela signifiait que la maison ne s'était pas totalement écroulée.

— Non, je ne crois pas. Je n'ai pas mal. Mais je suis bloquée dans la baignoire.

Je pensai à tous les cas de gens arrivés aux urgences avec un membre en moins, ou une blessure si profonde qu'il était presque insoutenable de la regarder, et qui ne sentaient absolument rien à cause du choc du traumatisme. Était-ce mon cas ?

Matteo – Les frères Rossi

— Femme dans la salle de bains du premier étage.
Coincée dans la baignoire.

Cette déclaration fut accompagnée du crépitements caractéristique d'une radio. Il ne devait pas se tenir loin. La seconde suivante, j'entendis des coups, puis la voix qui m'annonça :

— La porte est coincée. Est-ce que vous pouvez la voir ?

Je penchai la tête, mais le tas de gravats m'obstruait la vue.

— Non, je ne vois pas la porte.

— OK. On va essayer de la faire sauter, mais on doit prendre notre temps pour ne pas fragiliser le bâtiment. Ne bougez pas !

— Je ne bouge pas, répétais-je.

Quand bien même j'en aurais eu l'envie, c'était techniquement impossible.

— Je m'appelle Matteo, m'apprit la voix. Comment vous appelez-vous ?

— Joséphine Toussaint !

Je ne savais pas pourquoi je précisai mon nom de famille. Pour leur faire comprendre que j'étais la fille

des propriétaires, et que je n'étais pas en plein délit de bain par effraction ?

— Enchanté, Joséphine. Quel âge avez-vous ?

C'était quoi, cette question ? On ne lui avait pas appris qu'on ne demandait jamais son âge à une femme ? Ou était-ce à cause de mon prénom qui malgré un retour de flamme depuis quelques années, était plutôt porté par des femmes pour lesquelles le fait même de sortir d'une baignoire en temps normal, et sans poutrelle pour leur barrer le passage, pouvait être dangereux ?

— J'ai 31 ans.

— Bien. Y avait-il quelqu'un d'autre dans la maison ?

— Non, je ne crois pas.

Combien de temps m'étais-je assoupie ? Pas assez pour que mes parents soient rentrés de leurs courses, je l'espérai.

Mon Dieu ! Quand ils allaient découvrir l'état de leur maison...

J'entendis un gros boum, puis Matteo le pompier m'annonça :

Matteo – Les frères Rossi

— On a enlevé la porte. Je ne suis plus très loin maintenant.

Effectivement, la salle de bains n'était pas grande, et si je ne pouvais toujours pas le voir, sa voix me semblait beaucoup plus proche.

Je l'entendis discuter avec une personne qui devait être un de ses collègues, tandis que moi j'attendais sagement dans la baignoire.

Toujours nue, cela n'avait pas changé. Mais j'essayai de respirer calmement : j'étais en bonne santé, en pleine capacité de mes moyens (si ce n'était celui de bouger de cette satanée baignoire), on n'était pas en plein hiver, ce qui signifiait que je ne me gelais pas les miches à cause la disparition soudaine du toit. Non, vraiment, il y avait pire comme situation, non ?

— On va aller chercher d'autres outils, il faut qu'on coupe la poutre pour pouvoir accéder à la baignoire, m'annonça Matteo.

— OK, je ne vais nulle part, de toute façon.

Ma réponse était plus nerveuse qu'une tentative d'humour. Mais elle fit rire le pompier.

— Savez-vous en quelle année nous sommes ?

— Eh bien, j'espère que c'est toujours la même année que lorsque je suis arrivée ici. Parce que si cette catastrophe est le résultat d'une faille temporelle, et que vous êtes un alien, je crois que je ne vais pas m'en remettre.

Il rit de nouveau.

— Et évitez de me demander qui est le président, ou quel jour nous sommes. Je sais que vous faites ça pour faire la conversation, ou vérifier que je n'ai pas perdu quelques neurones dans l'histoire, mais mes capacités cérébrales sont intactes. De plus, même si je ne vois pas tout mon corps, j'ai déjà effectué un rapide check-up et tout va bien.

— Hum, hum. Ça, ce sera au médecin d'en décider, mais tant mieux si pour l'instant tout a l'air d'aller bien.

— C'est moi le médecin, répondis-je un brin irritée par sa remarque.

— Vous êtes médecin ?

— Oui, et je travaille aux urgences de la ville. Alors des cas comme ça, j'en vois tous les jours.

Matteo – Les frères Rossi

— Ah oui ? Pourtant de mémoire, on n'a pas eu d'accident de grue avec une femme coincée dans une baignoire depuis un moment...

— Vous vous croyez drôle ?

— Désolé, ce n'était pas mon intention de me moquer de la situation... Si vous travaillez aux urgences, on se connaît peut-être ?

— J'en doute.

J'évitais en général de fréquenter les pompiers. Ces mecs nous emmenaient des malades aux urgences, mais je n'avais que peu de rapports avec eux. La plupart d'entre eux souffraient du syndrome du héros, alors qu'ils n'étaient en fait que de simples transporteurs. Et encore, la version cheap en camionnette rouge et pantalon en polyester, rien à voir avec Jason Statham et ses costumes sur mesure.

Les vrais héros, c'était nous, les médecins.

— C'est quoi, votre nom, déjà ?

— Vous ne l'avez pas noté ? Je vois que vous prenez votre travail au sérieux, répondis-je avec sarcasme.

— Un de mes collègues l'a noté, moi j'étais plus occupé à essayer de trouver un moyen de vous sortir de là. Après, si vous préférez, je peux partir remplir de la paperasse, et vous finirez bien par trouver un moyen de sortir de là toute seule. N'est-ce pas, *Docteur* ?

Je compris que je l'avais vexé.

— Excusez-moi, je ne voulais pas... enfin, c'est la situation qui me rend un peu nerveuse.

Il avait raison, il restait tout de même ma meilleure chance de sortir de cette baignoire. Je laissai passer une seconde, puis repris :

— Je m'appelle Joséphine Toussaint, mais tout le monde m'appelle Jo.

— OK, j'ai déjà entendu parler de vous, *Docteur Jo*.

Cette remarque ne me plaisait qu'à moitié. Il avait entendu parler de moi... Pourquoi ? Il y avait la probabilité qu'un de ses collègues se soit extasié sur mon talent. Après tout, pas plus tard que la semaine dernière, j'avais réduit la fracture d'un homme en moins d'une minute dans le couloir des urgences, sous les yeux extasiés des pompiers qui venaient de

Matteo – Les frères Rossi

l’emmener. Ils n’avaient même pas eu le temps de retourner à leur ambulance. Mais la plupart du temps, quand on entendait parler des gens, c’était bien plus à cause de leurs défauts que de leurs exploits. Et là, en me montrant désagréable, je venais de lui donner de quoi discuter avec ses collègues sur mon compte.

J’essayai de me résonner, en me disant que ce Matteo était peut-être un gentil pompier proche de la retraite, un de ceux qui en avait assez vu dans sa vie pour ne pas tenir rigueur à une jeune femme médecin de n’avoir pas été super sympa avec lui.

D’autres voix approchèrent, et Matteo annonça :

— On va casser un bloc, ça va faire du bruit.

Les secondes qui suivirent ne furent pas très agréables, mais je me consolai en pensant que c’était un mal nécessaire.

Quelques gravats disparurent ensuite, et une main apparut.

— Joséphine, vous arrivez à attraper ma main ?

Sa paume s’agitait dans le vide, et je l’attrapai. Il serra la mienne en me disant :

— Super, on va vous sortir de là.

Ce n'était pas la main d'un gentil grand-père, c'était celle d'un homme plutôt jeune, grande et ferme, rassurante en un sens.

Je la lâchai, et il se mit à tâtonner dans l'espace autour. Jusqu'à ce qu'il touche... ma jambe.

— C'est votre jambe ?

— Oui, croassai-je.

Moi, tout ce à quoi je pouvais penser, c'est que ça faisait un bon moment que je ne l'avais pas rasée. C'était un miracle qu'il n'ait pas pensé qu'il s'agissait d'une poutre pleine d'échardes. Pourquoi avait-il fallu que le ciel s'écroule avant même que j'aie eu le temps de m'épiler ? Le karma n'était vraiment pas avec moi.

Il lâcha ma jambe, et je vis quelques débris disparaître.

— On va bientôt se voir ! m'annonça joyeusement Matteo.

La réalité de ce qui allait suivre me percuta. Il allait me voir nue !

OK, il restait de la mousse dans le bain, mais comment j'allais faire pour en sortir sans qu'il ne me voie en tenue d'Eve ?

Matteo – Les frères Rossi

Ce n'est qu'un corps, Joséphine. Toi-même tu en vois tous les jours !

Oui, mais là, il s'agit du mien ! Et je suis presque certaine maintenant que Matteo le pompier va essayer de se rincer l'œil.

Je les connais, les pompiers, je les entends discuter entre eux, je sais comment ils parlent des femmes...

— Excusez-moi ! lançai-je.

— Oui, Jo ? Tout va bien ?

— Oui, enfin non. Je voulais savoir, comment va-t-on faire pour me sortir de là ?

— Eh bien, nous allons continuer de dégager l'accès à la baignoire...

— Non, je voulais dire, concrètement...

Je me raclai la gorge avant de reprendre :

— Je suis dans une baignoire, je suis... nue.

Il prit une seconde avant de répondre :

— Eh bien, nous avons... une couverture de survie ?

Génial, j'ai toujours rêvé de me retrouver nue sous un de ces trucs dorés...

— Vous ne pourriez pas aller chercher des vêtements dans la chambre de mes parents ? N'importe quoi ?

Je préférerais porter un vieux T-shirt de mon père, ou même une robe de ma mère n'étant plus à la mode depuis deux décennies, plutôt qu'une simple couverture.

— La chambre de vos parents est inaccessible, c'est trop dangereux.

J'étais sur le point de lui répondre qu'à la limite je préférerais le plaid du salon plutôt que sa maudite bâche dorée, quand il proposa :

— Je vais demander à mon collègue, on doit avoir un T-shirt dans le camion.

Je n'avais plus qu'à prier pour que celui-ci soit d'une taille suffisante pour caser ma paire de seins, et peut-être cacher mes fesses par la même occasion.

Un bloc disparut de ma vue, et le visage d'un homme apparut.

— Tout va bien, Jo ?

J'avais donc une image à associer à la voix de Matteo, et pourquoi fallait-il que celle-ci soit digne

Matteo – Les frères Rossi

d'un calendrier de pomper sexy? Une structure osseuse à la géométrie parfaite, une mâchoire carrée et virile, mais adoucie par des fossettes, le tout rehaussé d'un sourire charmeur. Et surtout, des cheveux auburn, couleur que j'avais rarement vue chez un homme, et qui me confirma la pire de mes craintes : j'étais tombé sur le stéréotype du pompier. Un beau mec musclé qui devait avoir un certain succès auprès des femmes, et qui n'avait plus qu'à annoncer la profession inscrite en haut de sa fiche de paie pour terminer de les emballer.

Je détestais les pompiers.

CHAPITRE 3

Matteo

Cela ne faisait que quelques semaines que j'avais rejoint les effectifs d'une caserne niçoise. Ces dernières années, j'avais travaillé dans une autre ville du département, et j'avais enfin réussi à obtenir l'affectation que je souhaitais depuis toujours, dans la ville où j'avais grandi : Nice.

Depuis mon arrivée, mes gardes s'étaient composées d'interventions de routine. Rien d'aussi excitant que le sauvetage d'une femme coincée dans sa baignoire à cause d'une grue. Il n'était pas nécessaire d'être un expert pour comprendre que

c'était l'engin du chantier voisin qui avait causé les dégâts. Mais à quel point la structure de la maison avait-elle été endommagée ? C'était encore dur à estimer. Un de mes collègues avait suggéré d'attendre qu'on nous envoie un expert. Mais nous étions le premier véhicule sur les lieux, et en tant que chef d'agrès c'était à moi d'en décider. J'avais pris le parti d'intervenir. J'avais conscience que je faisais prendre des risques à mes hommes et à moi-même, mais dans notre métier, c'était chose courante. *Courage et dévouement* est notre devise, elle est moins radicale que celle des pompiers de Paris¹, mais les enjeux et dangers sont tout aussi importants.

— Ça va toujours, Joséphine ?

— Oui... Votre collègue va bientôt arriver avec le T-shirt ?

Je fis en sorte d'éviter de la fixer, je comprenais que la situation ne devait pas être des plus plaisantes pour elle. Mais la tentation était forte de glisser un

¹ *Courage et dévouement* est la devise des pompiers français, tandis que *Sauver ou périr* est celle des pompiers de Paris.

œil en direction de la jolie femme médecin assise dans son bain. Du peu que j'en avais vu, il n'y avait rien d'indécent. L'eau était encore recouverte de mousse, et je ne savais si c'était le hasard ou bien elle qui l'avait réorganisée, mais elle couvrait stratégiquement toutes les parties de son corps qu'elle ne devait pas avoir envie d'exhiber au grand public. Du moins, je l'imaginais. Étant donné qu'elle avait réclamé de quoi se couvrir, elle ne devait pas affectionner tant que ça l'exhibitionnisme... quoique... j'avais vu bien des choses étranges dans mon métier par le passé.

— Je pense que mon collègue ne va pas tarder. Vous avez quelque chose à proximité pour vous essuyer ?

— Je suis coincée dans une baignoire pleine, je ne vois pas trop l'intérêt d'essayer de m'essuyer, répond-elle avec un ton ennuyé comme si elle estimait que j'avais oublié de réfléchir.

— Je voulais dire, pour quand on vous aura débloquée.

Matteo – Les frères Rossi

— Ah... euh... je dois pouvoir attraper une serviette sur le portant.

— Parfait. Vous pourrez vous enrouler dedans, alors.

— Ça aurait été une merveilleuse idée si ma mère était du genre à acheter des serviettes d'une taille raisonnable, et pas celles qui sont à peine plus grandes qu'un gant de toilette.

Je ne pus m'empêcher de rire légèrement, espérant qu'elle ne le prendrait pas mal. Car pour autant, son ton n'indiquait pas qu'elle essayait de faire de l'humour.

Je me raclai la gorge et répondis, toujours en évitant son regard :

— Si vous arrivez à attraper le siphon de la baignoire, vous pouvez peut-être essayer de la vider. Ça vous laissera le temps de vous sécher avec votre mini-serviette.

— Et perdre ainsi toutes les bulles de savon qui me recouvrent ? Non, merci.

— Si c'est ça qui vous inquiète, sachez qu'on a l'habitude de voir des gens nus...

Elle me coupa avec un ricanement :

— Ah ça, je m'en doute. Mais non, je ne vais pas me démunir des deux seuls éléments qui me permettent de préserver mon intimité.

J'avais l'impression qu'une fois de plus, sa remarque n'avait rien de très gentil, mais je me focalisai sur un autre détail :

— OK pour la mousse... mais le deuxième ?

Elle soupira et répondit :

— L'eau. Avec l'eau je peux mouiller mes cheveux, les boucles vont se détendre et je pourrai... cacher ma poitrine avec ? Pfff ! Dit à haute voix, ça a l'air tout simplement ridicule.

Je lui souris, tout en m'efforçant de regarder toujours à côté.

— Non, pas tant que ça, je vous imagine bien en une sorte de Vénus de Botticelli.

Peut-être même trop bien, et il allait falloir que je m'enlève cette image de la tête.

— La Vénus de Botticelli ne cache pas ses seins avec ses cheveux, rétorqua-t-elle avec ce petit ton condescendant qui ne semblait jamais la quitter.

Matteo – Les frères Rossi

Je ne pouvais pas totalement lui en vouloir, elle devait être un brin stressée. L'était-elle quand elle travaillait aux urgences également ? Car même si elle ne semblait pas me reconnaître, nous nous étions déjà rencontrés à l'hôpital. Dans ce cadre-là aussi, les rares fois où je lui avais adressé la parole, elle n'avait pas été très sympathique. Et prenez-moi pour un fou, je trouvais ça... sexy, ou sans aller jusque-là... intrigant. Il n'y avait rien qui m'ennuyait plus que lorsqu'une femme me faisait les yeux doux, juste parce que je lui avais lâché un sourire. Les accros à l'uniforme aussi me foutaient les jetons. Si je le portais, c'était pour mon travail, en aucun cas je ne le considérais comme un moyen de lever les filles.

Notre discussion sur la peinture du XVe siècle ne s'éternisa pas, car Roméo, mon collègue, réapparut.

— C'est tout ce que j'ai trouvé, j'ai pris le tien, c'était le plus grand.

Il me tendit ce que je reconnus comme étant un T-shirt m'appartenant. C'est vrai qu'avec mon mètre quatre-vingt-quinze, j'étais, et de loin, le plus grand de ma section, ce jour-là. Voire de la caserne entière.

— Merci.

Sur ses talons se trouvaient deux autres gars, les bras chargés de mallettes contenant des outils qui nous permettraient de dégager la poutre de la baignoire. L'un d'entre eux me fit signe de m'écarter, mais à la place, je lui pris la caisse des mains.

— Ça va aller, je vais m'en charger.

— Mais le chef...

— Sait que je suis parfaitement capable de le faire.

Voyant qu'il hésitait, j'ajoutai :

— J'ai établi un bon contact avec la victime, je pense qu'il est préférable...

— Je ne suis pas une victime ! protesta la voix de l'autre côté de la poutre.

Je repris :

— Joséphine préférera sans doute que ce soit moi qui coupe la poutre. On a déjà fait connaissance, en quelque sorte.

J'espérai qu'elle ne crie pas que non, elle désirait que je sois remplacé. Premièrement, car ce serait dur pour mon ego. Deuxièmement, car même si je ne connaissais que peu ces gars, j'étais à peu près certain

Matteo – Les frères Rossi

qu'eux ne se priveraient pas de se rincer l'œil. Je m'étais évertué à ce que mon regard, les rares fois où je l'avais braqué dans sa direction, ne descende pas plus bas que son menton... Bon, OK, j'avais peut-être glissé une ou deux fois vers le bombé de son sein qui effleurait à peine au-dessus de l'eau... mais c'était uniquement pour vérifier qu'elle n'était pas blessée !

— Je préfère que ce soit vous qui restiez, Matteo.

Sa réponse manquait probablement de conviction, mais je m'en moquais. J'adressai un air victorieux à mon collègue avant de me tourner vers Joséphine.

— Vous allez bientôt être libérée. Mais avant ça, je vais devoir faire un peu de bruit.

CHAPITRE 4

.....

Matteo

Dégager la poutre tout en essayant de préserver l'intimité de Joséphine ne fut pas une mince affaire. Mais j'y parvins. Dès qu'elle vit que j'étais en bonne voie pour réussir, elle vida l'eau de la baignoire, s'essuya et enfila le T-shirt que je lui tendis. Celui-ci paraissait immense sur elle et lui arrivait à mi-cuisse, comme une petite robe, finalement.

Une petite robe sous laquelle elle était nue, tout de même.

Une fois le passage dégagé, il lui fallut mon aide pour sortir de la salle de bains.

Matteo – Les frères Rossi

Ou du moins, ce qui fut un jour une salle de bains, et qui était à présent un espace en plein air.

Tandis que je lui tenais la main, elle escalada quelques gravats pour me rejoindre de mon côté.

— Je vais vous porter pour que ce soit plus facile.

— Ce n'est pas la peine, je vais y arriver, protesta-t-elle en posant son pied sur un morceau de plâtre. Aïe !

— Jo, laissez-moi vous aider. Vous allez vous blesser inutilement.

Elle releva la tête, et je vis dans ses grands yeux noirs qu'elle avait capitulé.

— Venez là, prenez appui sur mon bras.

À ma grande surprise, elle suivit mes indications. Mais j'avais toujours peur qu'elle se blesse. D'une main, j'attrapai la couverture de survie que Roméo tenait à la main, et en enveloppai Joséphine.

— Oh pitié, grogna-t-elle.

Cependant, elle allait être bien contente de l'avoir pour ce qui allait suivre.

Je glissai un bras sous les siens et l'autre sous ses jambes, et la saisit telle une jeune mariée prête à entrer dans son nouveau foyer.

— Ah ! Oh ! Non ! Rossi ! Posez-moi par terre !

Elle connaissait mon nom ? Intéressant...

— Il y a des débris partout, vous risquez de vous couper. C'est plus sûr si je vous porte.

— Non, mais il doit y avoir une paire de chaussures juste dans l'entrée de la chambre...

— Hors de question, maintenant qu'on vous a récupérée, on sort d'ici. Alors arrêtez de vous agiter comme un asticot, ça ira encore plus vite.

Je rajoutai à voix basse :

— Et cela évitera que vous offriez un spectacle mémorable à tous mes collègues. Ce ne sont pas tous des gentlemen.

Elle lâcha un renâchement dédaigneux.

— Parce que vous oui, peut-être ?

— Bien plus que vous ne semblez le croire.

La vérité était que cela avait été une véritable torture. Mon attirance pour le Docteur Jo ne datait pas d'hier, et le destin me la servait nue sur une

intervention ! Mais j'étais fier de ma résistance. Certains m'auraient traité d'idiot, mais je m'étais répété sans cesse que si c'était ma sœur qui avait été à sa place, j'aurais aimé que les secouristes soient respectueux envers elle. J'avais donc fait en sorte de ne pas penser à combien cette peau couleur caramel avait l'air exquise, ni tenté de constater si les formes généreuses que cachait à peine la blouse de médecin dans laquelle je la voyais d'habitude étaient bien là.

Une fois en dehors de la maison, je constatai que la rue était envahie par des camions de pompiers et des véhicules de la police. L'un d'entre eux surveillait la foule des curieux qui s'était amassée dans l'impasse.

Je me dirigeai vers une ambulance. Il nous faudrait faire un rapide check-up de Joséphine, comme le prévoyait la procédure, avant de la conduire aux urgences.

Mes collègues avaient déjà avancé une civière, et je l'allongeai dessus, tout en leur donnant les premières informations :

— C'est la jeune femme qui était dans la salle de bains au moment de la chute de la grue, et qui était

coincée par la poutre. Je n'ai pas eu le temps de l'examiner là-haut, mais elle semble n'avoir que des blessures superficielles aux jambes, dues aux débris. Elle était réactive à...

— Excusez-moi, me coupa Jo. Je pense que je suis la mieux placée pour transmettre les informations médicales.

Son petit ton hautain était de retour, et les yeux de mes deux collègues allèrent d'elle à moi.

À contrecœur, je leur expliquai :

— Joséphine Toussaint est médecin aux urgences de l'hôpital Pasteur.

— Oh, Docteur Jo ! s'écria le plus âgé des deux. Je ne vous avais pas reconnue !

Elle lui adressa un sourire tendu, et à ma grande surprise fit basculer ses jambes de la civière, comme si elle cherchait à se lever.

— Où vous allez comme ça ?

— Eh bien, je me suis autodiagnostiquée, et je peux affirmer que mon état de santé n'a rien de préoccupant. Je n'ai pas besoin qu'on me conduise à l'hôpital.

Matteo – Les frères Rossi

— Comment ça, autodiagnostiquée ? Vous n'avez même pas...

— J'ai eu le temps de faire un état des lieux dans mon bain, et croyez-moi, tout fonctionne. Alors ça ne sert à rien de faire perdre du temps à vos collègues, tout comme aux médecins de l'hôpital puisqu'il n'y a absolument rien. Ne gaspillons pas inutilement l'argent du contribuable.

Elle me tapota le bras, comme si elle venait de me donner un bon conseil sur lequel méditer.

— Joséphine, vous n'allez pas...

Elle me foudroya du regard.

— Je ne vais pas quoi ? Partir contre avis médical ? C'est moi, l'avis médical.

— Il y a un médecin qui...

— Écoutez, c'est vraiment très gentil de votre part de vous préoccuper de mon état de santé. Et je vous suis reconnaissante de m'avoir... délogée de la baignoire. Je vais bien. Si ça peut vous rassurer, je vous promets qu'au moindre signe inquiétant, j'irai directement à l'hôpital. Mais là, j'ai des trucs plus urgents à faire comme me trouver des vêtements, ou

réfléchir à la façon dont je vais annoncer à mes parents que pendant qu'ils sont partis faire les courses, leur maison a eu de légers dégâts...

Elle leva les yeux vers la bâtisse, et ajouta :

— « Légers » n'est peut-être pas l'adjectif adéquat, d'ailleurs.

Mais elle n'eut probablement pas le temps de trouver les mots adéquats, car une voix cria :

— Joséphine ! Oh mon Dieu !

Une petite femme se précipita vers elle, suivie d'un homme à l'air affolé. Il ne fallait pas être un fin limier pour se douter qu'il s'agissait de ses parents.

Alors que sa mère lui tâta le visage comme pour vérifier qu'il s'agissait bien de la version originale de sa progéniture, son père entoura ses épaules d'un bras protecteur.

Il était temps pour moi de leur laisser un peu d'intimité, et je devais de toute façon débriefier avec mes collègues et la police. Il fallait encore sécuriser la zone, notre travail était loin d'être terminé.

Le temps que je fasse tout cela, la jolie médecin avait disparu. L'air de rien, j'interrogeai Roméo qui

Matteo – Les frères Rossi

m'apprit qu'elle était partie accompagnée de ses parents. Même si j'aurais bien aimé lui reparler, je ne fus pas déçu pour autant. Car puisque Mademoiselle Toussaint travaillait aux urgences, nos chemins se recroiseraient sans aucun doute. Et ce, dès ma prochaine garde, je l'espérais...